

Bernard LAMIZET  
(Institut d'Études Politiques de Lyon, U.M.R. « Triangle »)  
[bernard.lamizet@sciencespo-lyon.fr](mailto:bernard.lamizet@sciencespo-lyon.fr)

## LA SEMIOTIQUE DE L'ÉVÉNEMENT : UNE SEMIOTIQUE DE L'ESPACE ET DU TEMPS

La représentation de l'événement et son interprétation – qui lui donne sa dimension sémiotique – expriment la relation au temps engagée par le sujet (l'événement est ce qui lui arrive, ce qui *e-venit*) et celle qui est engagée par la société (le moment où elle est confrontée à l'événement institue l'identité collective de la société). C'est ainsi que la signification de l'événement est, d'abord, fondamentalement, celle d'une épreuve qui fait apparaître la médiation entre la dimension singulière de l'identité (le sujet) et sa dimension collective (l'appartenance et la société). Un événement est ce qui, survenu du dehors, du réel de la société, vient mettre à l'épreuve la sociabilité et les logiques de l'appartenance et de l'identité. Ce sont, ainsi, deux sémiotiques qui sont articulées l'une à l'autre : celle de l'événement, qui est une sémiotique de l'espace et du temps, et celle de l'identité, qui est une sémiotique de la médiation entre sa dimension singulière et sa dimension collective.

C'est ainsi qu'un fait comme l'explosion nucléaire de Fukushima devient un événement à partir du moment où les médias, en la racontant et en la décrivant, lui donnent une signification articulée à la fois à la vie des sujets singuliers soumis à la catastrophe et aux logiques économiques, industrielles et politiques des institutions et des appartenances sociales, régionales, nationales et internationales. Un fait devient un événement à partir du moment où les médias et les acteurs des médiations politiques, culturelles et symboliques lui donnent une signification et le situent dans l'histoire de l'espace public dans lequel il survient. Mais cette signification l'articule, en même temps, aux logiques singulières des sujets de la communication et aux logiques collectives des acteurs des pouvoirs et des institutions.

À cette médiation politique et institutionnelle, les médias ajoutent une dimension proprement sémiotique de l'événement. C'est ainsi que les médias ne vont pas seulement raconter l'explosion de Fukushima comme un événement mettant en scène des stratégies et des identités d'acteurs, mais vont aussi mettre en œuvre des logiques venant donner des significations à l'événement, faisant, ainsi, de lui, un fait de sémiotique politique. L'événement acquiert une dimension sémiotique en ce qu'il instaure l'articulation de la temporalité (temps singulier ou temps social) à celle de l'espace (espace spéculaire ou espace politique). C'est l'événement qui articule l'espace et le temps en suscitant une transformation de l'espace au cours de l'expérience de la temporalité.

Cette articulation de l'espace et du temps au cours de l'événement engage l'expression d'une sémiotique de l'espace et du temps qui deviennent, au cours de l'événement, *signifiants l'un pour l'autre*. C'est dans cette médiation sémiotique de l'espace et du temps que l'événement acquiert sa dimension sémiotique. Elle prend deux formes. D'une part, le discours des médias sur l'événement donne une signification à l'articulation de l'espace et du temps. La survenue d'une guerre n'aura pas le même sens selon la partie du monde où elle a lieu, l'élection d'un chef d'Etat n'aura pas la même signification selon le pays concerné, et le rôle des médias est de donner un sens à l'événement, entendu comme une articulation de l'espace et du temps. D'autre part, l'articulation du temps et de l'espace n'aura pas la même signification selon les événements, et les médias font apparaître, en en rendant raison, cette différence de signification. Le discours des médias va, ainsi, comparer la

signification de l'articulation de l'espace et du temps mise en œuvre lors de l'explosion de la centrale nucléaire de Fukushima et celle qui est mise en œuvre lors des manifestations hostiles au président Kadhafi en Libye. Dans le cas de Fukushima, l'articulation de l'espace et du temps implique la relation des acteurs publics et des entreprises aux politiques d'aménagement de l'espace et à la gestion de la crise dans le temps. En revanche, dans le cas des événements de Libye, la question de la relation au territoire libyen structure la représentation de l'espace et la représentation de l'urgence du siège et de la confrontation des résistants au régime et de l'arme régulière oriente ce que l'on peut appeler la sémiotisation médiatée du temps de l'événement.

La sémiotique de l'événement va structurer la sémiotique de l'espace et du temps en instaurant un système sémiotique d'expression et d'intelligibilité, fondé, en particulier, sur trois logiques de signification, qui constituent ce que l'on peut appeler une *culture sémiotique de l'événement*.

Il s'agit, d'abord, du système indo-européen de l'expression verbale de la temporalité. En effet, c'est le verbe qui, dans le système linguistique de l'indo-européen, est porteur de l'expression de la relation au *temps*. Le verbe définit la dimension linguistique de l'événement, car ce qui survient, justement dans le temps, marque, pour le sujet de l'énonciation, une rupture dans la continuité de la temporalité. En articulant le sujet et la marque du temps, le verbe exprime linguistiquement la relation du sujet au temps. L'énonciation constitue, en quelque sorte, un processus de médiation entre la singularité psychique du sujet et la temporalité, structurée, pour la dimension collective de la culture, par le verbe.

Le verbe exprime, dans l'énoncé, le rapport du sujet et de l'énonciation à l'événement, puisque c'est cette relation à l'événement qui vient scander la temporalité énonciative du sujet, en exprimant, en particulier, l'appréciation du temps de l'événement par le sujet, qui, par le verbe, articule ce temps à sa propre temporalité symbolique. Le temps du verbe institue, ainsi, dans l'énonciation, une médiation temporelle de l'événement, qui consiste dans l'articulation du rapport du temps singulier de l'énonciation, exprimé par rapport à la subjectivité, au temps de l'événement et du rapport de la temporalité culturelle et politique au temps de l'événement exprimé par rapport à la société.

Dans la culture indo-européenne, la temporalité linguistique est articulée autour de deux temps, le présent et le passé. Le présent se définit comme l'identification du temps de l'événement et de la temporalité de l'énonciation, tandis que le passé se définit comme la distanciation du temps de l'événement par rapport au temps du sujet. C'est la raison pour laquelle, dans le récit, pour exprimer une proximité du temps de l'événement et de celui de l'énonciation, on va employer le présent, alors que, par rapport à l'énonciation du discours, l'événement est nécessairement situé dans le passé. C'est ce que l'on peut lire, dans *le Monde* des 5-6 juin 2011, à propos des combats de Misrata, en Libye. « *Fini les fantaisies. Terminé les rires. Le front rebelle de Dafnya, à la périphérie de Misrata, saigne sous les bombes de l'armée de Mouammar Kadhafi, si proche, si meurtrière. Les chabab (jeunes combattants volontaires) ne conduisent plus leurs pick-up équipés d'armes antiaériennes capables de percer des murs en béton comme s'ils pilotaient des cabriolets dans les rues de Naples, lunettes de soleil sur le nez, mais plein gaz, en priant pour ne pas être sous le prochain tir de Grad. Ces roquettes, longs fuseaux destructeurs qui tombent du ciel dans un hurlement et tuent net* ». L'emploi du présent dans ces lignes exprime l'empathie suggérée par le journal, la proximité, à la fois affective et politique, entretenue par le média entre le lecteur et

l'énonciateur et les habitants de la ville assiégée. Un peu plus loin, dans le même article, l'emploi du passé désigne, au contraire, la distance entre les deux événements et, en particulier, l'éloignement psychique et politique de la situation décrite par le second énoncé. « *Après avoir libéré la grande ville portuaire libyenne des forces loyalistes au terme de quarante jours de bataille* », écrit le journal, « *les rebelles de Misrata se sentaient des ailes, humant de loin l'air des ultimes villes sur la route de Tripoli, à 200 kilomètres d'impeccable bitume* ». La différence entre le passé et le présent exprime la distance symbolique entre « *Le front rebelle saigne sous les bombes* » et « *les rebelles se sentaient des ailes* ».

C'est ainsi que l'on peut se rendre compte que le temps linguistique de l'événement s'inscrit moins dans une temporalité supposée réelle des faits que dans la temporalité symbolique de l'énonciation, exprimant une signification politique et psychique. La temporalité de l'événement est une temporalité qui, comme toutes les formes de la médiation, articule une instance réelle, une instance symbolique et une instance imaginaire. L'instance réelle désigne la contrainte exercée sur les situations par les rapports de force et par les rapports de pouvoir, ainsi que la limitation de la liberté et de l'autonomie des acteurs qui tient à la réalité des situations et des événements. L'instance symbolique est l'ensemble des procédures de représentation mises en œuvre par l'énonciation et par l'image. L'instance imaginaire, enfin, est l'ensemble des relations exprimées dans le média entre les situations, les acteurs et les imaginaires dont ils sont porteurs (utopie, peur, idéologie).

Dans l'exemple du *Monde* sur Misrata, l'instance réelle de l'événement désigne, au présent, la violence de l'événement en ce qu'elle instaure des contraintes spécifiques (*le front rebelle saigne, longs fuseaux destructeurs qui tuent net*). L'instance symbolique désigne le dispositif d'énonciation, en ce qu'il compare l'événement à des images de la culture de l'énonciateur (*comme s'ils pilotaient des cabriolets dans les rues de Naples*). L'instance imaginaire, enfin, désigne, ici, l'imaginaire dont sont porteurs les rebelles de Misrata, qui fait l'objet d'une représentation quelques lignes plus loin dans le même texte : « *Sous les roquettes, ils ont l'impression d'être à l'abattoir, alors que les forces de Kadhaï ont intensifié leur feu dans la semaine écoulée* ». C'est cette « impression », représentée au présent, qui désigne l'imaginaire des combattants dans le discours du journal. Le temps du présent articule, ainsi, le réel à l'imaginaire, tandis que c'est le passé qui représente l'instance symbolique, en la spécifiant par une forme linguistique de distanciation énonciative.

Par ailleurs, la culture sémiotique de l'événement se fonde sur le système linguistique de l'expression de la spatialité, fondé sur l'articulation de l'espace spéculaire et de l'espace politique. Le concept d'événement, étymologiquement, renvoie à la spatialité : en effet, il se fonde sur l'articulation de l'intériorité et de l'extériorité. L'événement désigne ce qui, en latin, *e-venit*, vient du dehors. Le terme désigne donc un fait qui vient du dehors (*ex*) et qui entre à l'intérieur – à l'intérieur de l'espace de la communication, de l'espace spéculaire. Le concept d'événement désigne, ainsi, à la fois, l'espace de la relation, de la communication et de la médiation, défini par sa délimitation, par la fixation de ses limites, et un espace extérieur, d'où est issu ce qui *arrive* à l'espace dont on parle.

On peut prendre, sur ce point, un exemple dans l'actualité récente. *Le Monde*, du 16 juin 2011, fait ainsi état des tensions survenues entre les pays d'Europe autour de la crise financière de la Grèce. « *Le prochain président de la Banque centrale européenne (BCE)* », écrit *Le Monde*, « *n'a pas hésité, comme l'actuel numéro un, à marteler, mardi 14 juin à Bruxelles, son opposition à toute forme de restructuration forcée de la dette grecque* ». L'événement désigné par le journal est une intervention de Mario Draghi, pressenti pour

remplacer J.-C. Trichet à la tête de la B.C.E. Cette intervention est l'occasion, pour le journal, de définir trois médiations politiques de la spatialité événementielle. La première est l'opposition entre la Grèce et les autres pays de l'Union européenne. La seconde désigne l'exposition de l'Union européenne à une crise financière (un *événement* menaçant sa stabilité et son identité). La troisième, enfin, est l'opposition, binaire, entre la présidence de la B.C.E. (J.-C. Trichet, puis M. Draghi) et les pays européens, qui désigne une dualité de pouvoirs. L'événementialité désigne, ainsi, une médiation politique de la spatialité : elle s'interprète comme l'élaboration et la mise en œuvre d'une logique spatiale d'expression et de configuration des identités politiques.

On peut citer un autre exemple, dans le même numéro du *Monde*. Dans la « Lettre des Etats-Unis », consacrée, ce jour-là, à une exposition, à New York, de photographies d'Afghanistan réalisées par une artiste française d'origine iranienne, Ghazal Sotoudeh, C. Lesnes écrit ceci : « *Le débat fait de nouveau rage, aux Etats-Unis, sur l'Afghanistan. Comme à l'automne 2009, la décision est entre les mains du président. Réduira-t-il le nombre de troupes ? Combien ? Quand ? Même dilemme, mêmes camps. A l'époque, Barack Obama n'avait pas résisté aux militaires, qui l'avaient court-circuité en faisant filtrer leurs desiderata* ». L'événement articule, ici, encore, plusieurs spatialités. Il s'agit, d'abord, de l'espace de New York, qui est extérieur à l'espace public où paraît le journal, Paris et l'espace public français. Il s'agit, ensuite, de l'espace afghan représenté par les photographies, extérieur à la fois à l'espace public de New York et à l'espace public du journal. Il s'agit, par ailleurs, de l'espace d'origine (Iran) et d'identité (France) de l'artiste, distingué des espaces afghan (objet des photographies) et américain (lieu de l'exposition). Il s'agit, enfin, de l'articulation entre l'espace réel de la guerre (l'Afghanistan) et l'espace symbolique de la représentation (les photographies).

La sémiotique de l'événement se fonde, ainsi, sur une sémiotique politique de la spatialité. L'événement survenu et l'événement raconté et commenté fondent une sémiotique de l'espace qui fonde les identités politiques sur les espaces dans lesquels elles se trouvent et qui fondent leur identité, ces identités consistant elles-mêmes comme des articulations entre les acteurs qui en sont porteurs et les espaces dans lesquels ils les expriment. La sémiotique des identités politiques est articulée, par la logique de l'événement, sur une sémiotique de l'espace politique, elle-même fondée sur une articulation spatiale de l'expression et de la confrontation des identités.

On peut trouver dans *L'Espace public* de Habermas, une expression de cette dimension spatiale de la constitution des identités politiques. « *Les frontières de la sphère familiale* », écrit Habermas<sup>1</sup>, « *ressortent de plus en plus nettement par rapport au domaine social de la reproduction des moyens d'existence au fur et à mesure que els changes font sauter les barrières de l'économie domestique. Ainsi se reproduit une nouvelle fois, mais au sein même de la société, le processus de polarisation qui avait conduit à une séparation entre l'État et la société* ». La problématique proposée par Habermas pour la rationalisation du concept d'espace public est articulée autour d'une approche spatiale des logiques politiques et d'une dimension spatiale des concepts et des identités définies. Dans cette logique spatiale du politique, le concept d'événement prend une signification particulière, articulée autour de l'intériorité et de l'extériorité. La dimension politique de l'événement se fonde ainsi sur le fait que, par sa survenue et l'énonciation dont il fait l'objet au sein du débat public, l'événement

---

<sup>1</sup> HABERMAS (1993), p. 39.

se trouve fonder la spatialité du politique, en définissant à la fois des frontières (une relation à l'extérieur et à l'étranger) et une topologie intérieure, définissant ses acteurs.

Enfin, la culture indo-européenne de l'événement se fonde sur un système *d'expression spatio-temporelle de l'identité*. Ce qui exprime l'identité en indo-européen, et qui, par conséquent, la définit dans cette culture, c'est un système de situation dans l'espace et dans le temps qui va aussi définir l'événement, *en ce que l'événement représente l'expérience du réel qui fonde l'identité sur la confrontation avec elle*. L'identité se fonde en se confrontant à un événement qui, de cette façon, constitue l'expérience fondatrice par laquelle elle s'institue dans le champ de la communication. Dans le temps, il s'agit de l'opposition entre le présent et le passé ; dans l'espace, il s'agit de l'opposition entre « l'ici » et le « là-bas » : entre l'espace spéculaire de l'intersubjectivité et l'ensemble des autres lieux constitutifs d'une spatialité exprimée.

La structure des temps des verbes, en indo-européen, définit le présent comme le temps de l'événement : c'est au présent que l'événement survient, qu'il *e-venit*, qu'il vient de l'extérieur, instaurant, ainsi, par la confrontation à un autre espace métonymiquement exprimé, la spatialité symbolique de la communication et de la représentation. Mais le présent n'est pleinement défini comme une instance identitaire de la temporalité que dans la confrontation à un autre temps, qui exprime et désigne une temporalité de la distanciation : le *passé*. C'est même parce que le passé ne se définit pas comme un temps objectif mais comme un marqueur de la distanciation énonciative au temps qu'il va être employé dans les langues indo-européennes pour exprimer les faits hypothétiques soumis à condition. Le conditionnel ne s'exprime pas au passé, parce qu'il désigne une temporalité antérieure au temps de l'énonciation, *mais parce qu'il désigne une temporalité imaginaire n'existant que dans la logique de l'énonciation*.

L'espace de l'événement est, lui, marqué par le *ex* de *e-venit*, comme un espace dont la définition en termes politiques de médiation repose sur son extériorité par rapport à l'espace de l'énonciation, dont l'expression et la désignation se fondent sur l'espace de l'intersubjectivité. L'espace de *l'ici* est l'espace spéculaire du miroir, tandis que l'espace de l'événement, l'espace *d'où* (*ex*) *vient* (*venit*) *l'événement* est l'espace extérieur à l'intersubjectivité. C'est cette extériorité de l'événement par rapport à l'espace spéculaire de l'énonciation qui est marqué, par exemple, dans le discours suivant. « *Voici un coup au but, tout proche* », écrit *le Monde*<sup>2</sup>. « *Cris, stupéfaction. On emmène déjà les blessés un kilomètre plus loin, à l'hôpital du front, dans le grondement continu des détonations* ». Le « tout proche », le « un kilomètre plus loin », constituent des expressions métonymiques de la distinction entre le lieu de l'événement et l'espace extérieur. C'est même seulement par cette opposition avec l'espace extérieur que l'espace de l'engagement guerrier est désigné par le discours du média sur l'événement.

Dans sa dimension sémiotique, l'événement constitue ainsi une spatialité et une temporalité qui vont définir deux spatialités et deux temporalités par la même posture énonciative : il s'agit de l'espace/temps de l'énonciation et de l'espace/temps de l'événement. C'est cette relation à l'énonciation qui institue l'espace/temps de l'événement comme une médiation spatio-temporelle de l'identité, fondée à la fois sur l'expression de l'espace-temps de l'identité politique qui fonde l'énonciation sur l'identification spéculaire du lecteur et de l'énonciateur et sur l'expression d'un espace-temps distancié, celui, précisément qui fonde

---

<sup>2</sup> « Les rebelles libyens de Misrata souffrent sous les roquettes des forces loyalistes », reportage de Jean-Philippe Rémy (*le Monde*, 5-6 06 11).

l'événement sur la différence avec l'espace-temps énonciatif. La sémiotique spatio-temporelle de l'événement se définit, ainsi, par la distinction fondatrice avec celle de l'énonciation.

La sémiotique de l'événement exprime ainsi la médiation politique de l'articulation dialectique de la dimension singulière de l'identité (confrontation du sujet à l'événement singulier qui exprime son identité) et de sa dimension collective (confrontation de la société à l'événement qui constitue *le réel du politique*). L'événement se fonde, en effet, sur une distinction fondatrice entre la dimension singulière du fait qui se produit et des acteurs qui lui sont soumis et la dimension collective de la société ou de l'espace politique frappé par l'expérience de l'événement.

L'événement acquiert sa pleine dimension sémiotique en exprimant, pour le sujet, l'articulation entre le réel (la contrainte qui marque la relation à l'extérieur), le symbolique (le système de la représentation et de la sémiotisation) et l'imaginaire (l'expression de l'utopie et de la peur dans la relation exprimée par les médias à l'événement imaginaire). Cette triple articulation entre le réel, le symbolique et l'imaginaire, a, d'abord, été élaborée par Lacan pour l'élaboration psychanalytique de l'instance psychique de l'identité du sujet. On peut ensuite faire reposer sur elle une analyse des identités politiques, et, en particulier, de l'expression de l'événement dans l'espace public par les médias et les acteurs politiques<sup>3</sup>.

La sémiotique de l'événement met en œuvre, pour le sujet, dans sa dimension singulière comme dans sa dimension collective, l'expression d'une sémiotique de l'identité. Celle-ci est fondée, au cours de l'expérience de l'événement, sur la confrontation à l'autre (expression d'une identité psychique dans l'expérience de l'événement commun ou de l'événement différent) et sur la confrontation au monde (expression d'une identité culturelle dans la confrontation à l'expérience du réel de l'événement).

### Références bibliographiques

- HABERMAS (Jürgen) (1993), *L'espace public* (1962), tr. par M. B. de Launay, Paris, Payot, 324 p. (Coll. « Critique de la politique »).
- LACAN (Jacques) (1966), *Écrits*, Paris, Seuil, 924 p., ind.
- LAMIZET (Bernard) (2006), *Sémiotique de l'événement*, Paris, Lavoisier, 314 p., bibl.
- LAMIZET (Bernard) (2011), *Le langage politique*, Paris, Ellipses, 255 p., bibl.
- MILNER (Jean-Claude) (1978), *l'amour de la langue*, Paris, Seuil, 137 p.
- VERON (Eliseo) (1981), *Construire l'événement*, Paris, Éd. de Minuit, 176 p.
- WOLTON (Dominique) (1997), *Penser la communication*, Paris, Flammarion, 402 p., bibl. ind.

---

<sup>3</sup> Cf. LAMIZET (2006) et LAMIZET (2011).